

Recherches sociographiques



Pierre BOUCHER, *Histoire véritable et naturelle*

André Vachon

Volume 7, numéro 3, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055323ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055323ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vachon, A. (1966). Compte rendu de [Pierre BOUCHER, *Histoire véritable et naturelle*]. *Recherches sociographiques*, 7(3), 367–369.
<https://doi.org/10.7202/055323ar>

COMPTES RENDUS

Pierre BOUCHER, *Histoire véritable et naturelle . . .*, (1664), Société historique de Boucherville, 1964, LXIII-415 p.

L'histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada, est l'un des documents les plus savoureux, et Pierre Boucher, l'un des auteurs les plus sympathiques du xvii^e siècle canadien. En cette *Histoire*, qui n'en est pas une, le gouverneur des Trois-Rivières décrit la Nouvelle-France, en montre les beautés, les avantages et les richesses, mais aussi les « inconvénients » et les dangers trop réels. Un demi-siècle après Champlain (1618), il refait l'inventaire des ressources naturelles du pays, au moment même où Louis XIV s'apprête à y envoyer un intendant pour les mettre en valeur. En outre, retrouvant la tradition ethnographique de Lescarbot, LeJeune et Brébeuf, Boucher consacre aux Indiens quatre chapitres (pp. 87-134), peut-être les plus intéressants de son opuscule (qui en compte quinze, et [xxiv]-168 pages). Pleine de fraîcheur et de bonhomie, l'*Histoire véritable et naturelle . . .* est à vrai dire un prospectus de colonisation, mais d'une franchise parfois brutale, bien propre à détourner de la colonie fainéants, pusillanimes, « garnemens » et autres indésirables. Mieux valait des recrues moins nombreuses, mais d'excellente qualité et décidées à faire face même aux Iroquois. Par le nombre des pages, l'abondance et la précision des détails, par le style, par la portée et le retentissement de son message, le livre de Pierre Boucher n'est pas comparable aux écrits de Champlain, de Sagard et des Jésuites ; mais, publié en 1664, à une époque critique pour la Nouvelle-France, par un homme qui fut, grâce à son expérience étonnamment variée et dès l'âge le plus tendre, si intimement accordé à la vie canadienne qu'il en dû plus d'une fois oublier sa naissance française, le livre de Pierre Boucher, dont l'édition originale et les éditions subséquentes sont aujourd'hui très rares, méritait d'être réimprimé. Il faut donc féliciter de cette initiative la Société historique de Boucherville.

On a choisi de reproduire photographiquement l'édition de 1664. Cela est heureux, car sont ainsi écartées les possibilités d'erreurs dans la transcription de l'ouvrage ; en outre, pour l'amateur d'antiquités, les caractères souvent cassés et légèrement baveux de l'édition originale ajouteront au plaisir de la lecture. Cette décision comportait néanmoins un inconvénient majeur : faute de pouvoir intervenir dans le texte de Boucher pour y placer des appels de note et pour modifier au besoin la mise en page, il devenait impossible d'en présenter une édition annotée conventionnelle. On a voulu contourner la difficulté en invitant plusieurs collaborateurs à commenter le livre de Boucher. D'application délicate, cette méthode eût pu donner d'assez bons résultats, si l'on eût d'abord fait le départ entre ce qui relève proprement d'une introduction à l'*Histoire* de Boucher et ce qui est commentaire, analyse ou explication de ses propos ; si l'on eût, aussi, évité les duplications, fort nombreuses ; et si l'index analytique¹ eût été très complet, suffisamment détaillé

¹ De grâce, que l'on abandonne cette expression affreuse : « index des topiques » (p. 407) !

et précis, pour faire le pont entre le texte de Boucher et les commentaires, et pour rendre du même coup justice aux commentateurs, en particulier à MM. Dulong et Rousseau, qui sont les plus mal servis à ce point de vue.

Dans le choix de ses collaborateurs, la Société historique de Boucherville a eu la main heureuse. On peut l'en féliciter sans restrictions. Chacun, selon sa discipline, a apporté les matériaux pour la construction de l'édifice ; mais hélas ! il n'y avait nulle part d'architecte. Aussi est-ce dans son ordonnance générale que ce livre pêche le plus, malgré l'indéniable qualité des contributions individuelles. D'abord, il est certain que l'Avant-propos de M. Desmarteau (pp. XIII-XXXIII) est beaucoup trop long, trop régionaliste, trop autobiographique ; pour tout dire en un mot, il est assez naïf, et peu digne du grand ouvrage auquel le préfacer, Marcel Trudel, souhaitait une carrière internationale. (On retrouve momentanément le ton de cet Avant-propos dans l'*Introduction historique* de M^{sr} Tessier qui, tout-à-coup (p. LXI), citant Jean Lesage et faisant appel à l'Évangile, invite à « rechercher avec inquiétude les moyens de préparer des foyers harmonieux ».) Quant aux études proprement dites, trois relèvent de l'introduction à l'*Histoire véritable et naturelle* . . ., deux sont de vrais commentaires, et trois, des hors-d'œuvre. Il y a donc, dans ce livre, quatre articles d'introduction : celui de M^{sr} Tessier ; ceux de M^{lle} Baboyant et de M. Houde, d'ordre bibliographique, et qui se recoupent (pis : le texte de Sulte répétera en partie celui de Houde . . .) ; et l'étude de Séraphin Marion. Tout cela eût pu être fondu en une introduction unifiée : l'on eût ainsi évité les doubles emplois et accru l'intérêt. Sans hésiter, on eût dû renoncer au texte de Benjamin Sulte. Tout le monde sait, en effet, que Sulte annonçait un sujet mais en traitait un autre (ici : les *Relations*), qu'il mangeait quotidiennement du jésuite, et qu'il affectionnait les affirmations catégoriques, pas toujours fondées. Pourquoi, dès lors, lever contre son ombre des hommes aussi distingués que le jésuite Léon Pouliot et le « laïc » Léo-Paul Desrosiers, qui servent à ce pauvre Sulte des répliques convergentes et, à son exemple, parlent fort peu de Boucher, mais beaucoup des Jésuites et de leurs *Relations*, ce qui n'a rien à voir avec le livre qui nous intéresse ? Défaut d'ordonnance, qu'il serait injuste d'imputer aux auteurs. Heureusement, les articles de MM. Gaston Dulong et Jacques Rousseau — celui-ci comptant 138 pages — ramènent le lecteur à l'œuvre de Boucher, dont ils constituent deux commentaires lumineux et très savants, l'un de la langue, l'autre des termes et des notations scientifiques et ethnographiques, de l'*Histoire véritable et naturelle* . . . Si le livre publié par la Société historique de Boucherville tient, malgré tout, quelque chose de l'édition annotée, c'est surtout à ces deux messieurs que nous le devons.

Dans son Avant-propos, M. Desmarteau qualifie l'ouvrage de « coup d'essai », et résiste mal à la tentation de citer un vers bien connu du grand Corneille (p. XXXIII). Non ! pour le moment, c'est bien d'un coup d'essai qu'il s'agit, avec ses maladresses, ses naïvetés et ses enthousiasmes mal refrénés. Il est évident que, transporté par l'élan patriotique — j'allais dire : la piété filiale — et préoccupé de plus importantes questions, on s'est peu soucié des détails techniques de la réalisation du livre. Résultat : absence, au début du volume, d'une page de garde et d'un faux-titre ; puis une page de titre mal rédigée, au titre incomplet, mais chargée du *copyright* ; le colophon — cité en table des matières ! — précède les index, 14 pages avant la fin du livre ; le titre de l'Index onomastique varie, de la Table des matières à la première page de l'Index même, et de cette dernière aux suivantes ; page XI, il est impossible, tant la note infrapaginale est mal formulée, de savoir qui est l'auteur du poème cité ; parfois les références sont si obscurément présentées qu'elles renvoient aux mauvais ouvrages (v. g. p. 218, notes 7 et 8) ; page LVI, une note infrapaginale achève sa course au haut de la page suivante ; enfin, pour clore cette énumération, voici une note d'un auteur à l'éditeur, et qui se lit ainsi : « Il appartiendra à l'éditeur d'indiquer ici la référence exacte à ce passage dans l'édition actuelle du livre de Pierre Boucher. » (p. 215, note 5). Il faut croire que les textes des auteurs ne furent pas scrutés de trop près ! Voilà qui expliquerait en outre les quelques phrases

incompréhensibles (v.g. p. 187, note 6), les fautes de grammaire et d'orthographe (v.g. *mesène*, p. XVIII), et un certain nombre de coquilles (dont une sur chaque volet de la couverture : *Bréboeuf* et *cigle*), qu'on remarque dans cet ouvrage.

Il ne faudrait pas, cependant, que l'apparente sévérité de nos propos fût interprétée comme une méconnaissance des efforts extrêmement louables de la Société historique de Boucherville. Cet organisme déborde de vitalité et d'enthousiasme et assume avec beaucoup de détermination le rôle essentiel d'éducation que doivent jouer, dans le sillage de nos instituts d'histoire, les sociétés historiques. Les dirigeants de celles-ci n'auront eu qu'un tort : d'oublier que l'édition est un métier trop difficile et trop coûteux pour qu'il soit laissé entre les mains d'amateurs, même de bonne volonté.

André VACHON

Université Laval.

Dictionnaire biographique du Canada, volume premier : *De l'an 1000 à 1700*, Les Presses de l'Université Laval, 1966, xxv+774 p.

On ne saurait trop rappeler combien, pour les études canadiennes, nous manquons des premiers instruments de travail : bibliographies, inventaires des sources, dictionnaires, etc. Tout ce qui, dans d'autres pays, a été le fondement même de la recherche. Fort heureusement, on commence à combler cette lacune. Parmi les apports récents, qui nous viennent de divers côtés, se situe à un rang éminent le premier volume du *Dictionnaire biographique du Canada*. Nous le devons à la généreuse pensée de M. James Nicholson qui en eut l'idée et qui a laissé les fonds nécessaires à sa réalisation.

Il faut d'abord féliciter les responsables de cette monumentale entreprise d'avoir carrément opté pour deux éditions parallèles, en français et en anglais. Rien de plus détestable que ces ouvrages où les deux grandes cultures du Canada ont l'air de s'échanger des points et de les marquer dans leur idiome respectif. On le voit bien pour nos revues dites bilingues : une langue y prédomine toujours de façon écrasante. Par ailleurs, on préjuge ainsi, chez le lecteur, d'un bilinguisme qui, en pratique, est encore largement illusoire. Dans le cas du *Dictionnaire biographique du Canada*, le principe des deux éditions n'a pas exclu la collaboration : on a simplement traduit — et fort soigneusement — les articles écrits d'abord dans l'autre langue.

Cet ouvrage n'est pas une simple compilation. Il témoigne de recherches originales et y invite constamment. Un grand nombre d'articles constituent, sur tel ou tel personnage, une mise au point dont il n'est pas d'équivalent. On ne se borne pas à résumer des faits : en bien des cas, la diversité des interprétations, les controverses, les lacunes à combler sont indiquées. De sobres notations bibliographiques permettent toujours de pousser plus avant l'information. Soulignons aussi le très grand intérêt des *Études préliminaires* insérées au début de ce premier volume : elles ne font pas double emploi avec les manuels ou les ouvrages d'ensemble dont nous disposons actuellement.

On regrette un peu le mode de rangement des articles par périodes historiques assez arbitraires. Le début du XVIII^e siècle n'est évidemment pas autre chose qu'une coupure conventionnelle en matière de biographie. Une disposition purement alphabétique, sans doute plus commode pour la recherche, aurait par ailleurs reporté à beaucoup plus tard la parution de ce premier volume. Et puis ce dictionnaire, il faut bien le dire, n'est pas un simple ouvrage de consultation. Je ne sais pas, sur cette période, de lecture plus agréable ; les renvois constants d'un article à l'autre y encouragent.

Il est des mots qu'on n'utilise qu'avec d'infinis scrupules. Ici, il faut bien consentir à parler sans réticences de chef-d'œuvre.

Fernand DUMONT

Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.